

malgré mon long passé dans la respiration
un rien m'éberlue, un rien m'asphyxie

LUDOVIC JANVIER

Ce livre vient de loin : d'un long passé dans la respiration. Il vient des paysages intoxiqués de ma naissance, d'une familiarité avec les pathologies qui touchent depuis longtemps certains métiers, certains pays, certaines classes sociales, des étouffements occasionnels d'une enfance convalescente, et de l'amour confusément éprouvé pour tout ce qui donne d'emblée de l'air : l'eau, le large, le calme, les retours, les départs, la fraternité, la parole vraie...

Il a poussé de travers, dans la réclusion et les colères du confinement ; puis d'une traite au cours d'une année où la vie m'a prêté un jardin (un verger en plein soleil, au beau milieu de Rome) ; un jardin partagé, ancien et impossédé, qui n'a pas étouffé ces colères – comment le pourrait-il ? – ; mais abrité et rassemblé les questions, ranimé les aspirations, et calmé la voix.

Il parle d'aujourd'hui, de nos asphyxies et de nos grands besoins d'air, c'est-à-dire de l'irrespirable et de tout ce qu'il faut pour respirer. Et il veut soutenir cet espoir de souffle que l'on éprouve presque à neuf maintenant que l'expérience très intime quoique impersonnelle de la respiration a gagné une dimension de toute évidence politique.

*

On en rêve plus que jamais, sans aucun doute, de respirer : respirer tout court, sentir la grâce de l'air et la certitude de sa venue. On n'a qu'à prononcer ce mot d'ailleurs, « respirer », et c'est tout le paysage qui accourt, attiré, aspiré, espéré à l'appel de la langue : on avance dans un océan déjà élargi, selon la marée légère des poumons ; les proches et les lointains s'ouvrent par bouffées d'air les plus petites portes du corps, on est comme au balcon de soi-même, et le dehors viendrait presque se blottir, en vapeur, dans la bouche.

On en rêve plus que jamais, on s'en parle, parce qu'une atmosphère assez irrespirable est en train de devenir notre milieu ordinaire. Tout

le monde le sait, le sent : on manque d'oxygène, de santé, de paix, on manque de liens vrais, de justice et de joies.

C'est presque devenu notre condition naturelle, la caractéristique d'environnements à peu près partout intoxiqués ; notre condition politique aussi, traversée de violences et de mépris ; notre condition sociale (nos conditions sociales si différentes plutôt) dans un temps de sauvagerie du capital et de brutalités publiques ; notre condition psychique même : l'essoufflement qui découle de nos « si violentes fatigues¹ », la tête dans le guidon, et de ce que cela coûte de s'ajuster à un monde en surchauffe. Un monde où les crises se succèdent, roulent en avalanche sans laisser le temps de reprendre haleine et d'ouvrir franchement la fenêtre aux poumons. – La respiration, en ce sens, ce serait déjà le répit : pause, pouce, on respire, on s'offre des brassées de survie, et l'on tiendrait presque plus sur la qualité de son souffle que sur ses jambes.

C'est en termes de respiration que se formule d'ailleurs l'exigence de justice sociale, une exigence qui s'est redéclarée crûment à l'occasion d'une pandémie qui attaque le système respiratoire et qui a accentué la distribution

déjà très inégale des vulnérabilités. Quelques semaines avant l'apparition du Covid, George Floyd mourait après avoir suffoqué plus de huit minutes sous le genou d'un policier : « *I can't breathe!* » Et la protestation du corps privé d'air est devenue le symbole de la lutte contre des violences policières croissantes, contre un monde qui se brutalise et veut (s')appuyer sur nos fragilités. Où respirer se donne comme le cœur même du vivre, de la vie qui palpite, son cœur à la fois organique et politique, et même son slogan.

Il est temps d'affirmer, comme l'a fait Achille Mbembe au début de la pandémie, un « droit universel à la respiration² ». Et ce droit à la respiration, ce n'est pas « uniquement » le droit pour chacun de respirer dans des milieux dépollués ; non, c'est le droit à une vie respirable, c'est-à-dire désirable, une vie qui vaut la peine, une vie à laquelle tenir. C'est le droit d'attendre beaucoup de la vie (la vie avec, auprès, parmi) : l'espoir de fraterniser dans la respiration, l'espoir de détoxiquer nos quotidiens et de respirer enfin avec les autres. Respirer avec, « conspirer » si l'on veut.

*

Pour respirer en effet il faut de l'air, mais il faut surtout une qualité de liens, de paysages, d'avenirs, beaucoup d'autres personnes avec qui respirer, en qui espérer, et qui puissent se respirer en vous. Tout un monde en vérité. Car respirer n'est pas seulement maintenir son souffle, nourrir son organisme comme s'il vivait d'une petite vie séparée. C'est participer à ce qui existe et de ce qui existe ; prendre l'air (celui qu'il y a), le laisser rentrer, poreux et nés troués comme nous le sommes tous ; et puis le rendre, expirer, le redonner changé au monde commun. Prendre part au vivre tout entier donc, y contribuer. Mieux (ou pire), s'y compromettre, dans un échange qui tient serrés les fils nouant les corps à l'état réel des milieux de vie. La respiration, c'est le contraire exact, et suffisant, de la séparation.

En sorte que chacune, chacun, sent que par l'air qu'il expire (l'air qu'il expire en buée, en déchets, mais aussi en gestes, en actes, et encore en phrases), il concourt à produire ce qu'on appelle « l'air du temps ».